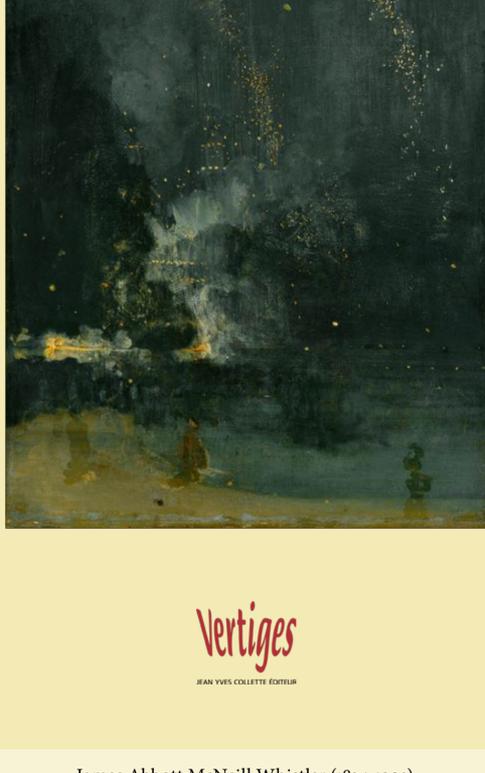


Louis Hémon

La nuit sur la route et sur l'eau



Vertiges

JEAN-YVES COLLETTE ÉDITEUR

James Abbott McNeill Whistler (1834-1903),
Nocturne in Black and Gold, the Falling Rocket (1875).

Detroit Institute of Arts, États-Unis.



Louis Hémon (1880-1913), vers 1905.
Archives de l'Université de Montréal.

LA NUIT SUR LA ROUTE ET SUR L'EAU

IL Y A DE PAR LE MONDE quantité de gens qui parlent volontiers avec abondance, de sport, de vie en plein air, de retour à la nature, et qui ne s'en font pas moins une règle de coucher toutes les nuits dans un lit, entre quatre murs.

Pauvres diables!

Maintenant que l'hiver arrive, ils vont commencer à se souvenir, avec un peu de regret pathétique, des heures torrides qu'ils ont maudites sur le moment, et ils se diront avec un soupir : « C'étaient de belles journées quand même! » – Combien d'entre eux se diront : « C'étaient de belles nuits! »

Combien d'entre eux ont passé une nuit complète sur la route ou sur l'eau, sans but à atteindre, rien que pour jouir de la nuit? Sur la route : pour le plaisir de marcher sans hâte, dans le silence, entre les champs endormis. Sur l'eau : pour éprouver une fois, au moins, ce que c'est que de dormir entre la rivière et le ciel, loin du fracas des cités.

« Nous sommes tous fous sur quelque point », a dit un sage. Peut-être l'exemple des Audax pédestres et de leurs marches nocturnes contribuera-t-il à répandre cette sorte de folie qui consiste à arpenter les grands chemins pendant que le commun des mortels ronfle.

Évidemment, des pères, mères ou amis éplorés supplieront les nouveaux noctambules de renoncer à d'aussi absurdes équipées; ils invoqueront les dangers innombrables qui les menacent : les gendarmes, les apaches et les rhumes de cerveau. Mais je me plais à imaginer qu'il existe encore des hommes de tout âge en qui fleurit le goût de l'absurde et de l'inusité. Ceux-là mettront leurs chaussures de route, un beau soir, à l'heure où l'on sort des théâtres, quitteront les villes et s'en iront droit devant eux, jusqu'au matin.

Les heures de la nuit appartiennent au piéton. Il est presque entièrement délivré des automobiles, répartisseuses de poussière, délivré aussi de la chaleur lourde du jour et de tout ce qui retarde et fatigue. Pour un homme suffisamment entraîné, s'en aller en promeneur, à bonne allure, dans l'air frais de la nuit, le long des taillis et des fossés où s'agite et bruit toute une vie furtive, est une joie en soi. Et il y a dans les aspects variés de cette nuit, dans les jeux de la lune et de l'ombre, dans la ligne des coteaux limitant le ciel profond, dans les souffles hésitants qui passent, dans les cris mystérieux qui s'élèvent parfois, une autre joie qui n'a rien à voir avec le sentiment ni la poésie, mais s'adresse au contraire à l'être primitif qui est en nous et qui se réveille, délicieusement étonné de se retrouver face à face avec la terre nue.



Le jour vient. Aux noctambules des grandes routes, il n'apportera point d'élans lyriques ni de pâmoison, mais une impression forte et neuve. La lumière leur montre un paysage inconnu vers lequel ils sont venus, à travers la nuit, et ils le contemplant curieusement, avec une nuance d'orgueil satisfait, en aventuriers, au seuil d'une contrée qu'ils découvrent. Reste le dernier acte de l'aventure et, de celui-là, je ne pourrai parler sans lyrisme : c'est le déjeuner du matin. Une nuit sur la route constitue un apéritif qui n'a pas besoin de publicité, et les méprisables sédentaires – qui regardent manger les routiers – écarquillent les yeux et s'émerveillent de ce dernier de leurs exploits plus que de tous les autres.



Sur l'eau... Passer toute une nuit sur l'eau, dans un bateau; que voilà encore un amusement dangereux et déraisonnable! Il y a pourtant nombre d'hommes qui font cela par plaisir et même quelques femmes, entre Richmond et Kingston, tout près de Londres, pendant l'été.

C'est peut-être un dimanche soir. Toute la journée, la Tamise a été sillonnée de barques, littéralement encombrées d'une population flottante qui est venue au matin et n'est repartie qu'à la nuit, après avoir vécu dix heures, fait deux repas, sommeillé, fumé et fleureté sans toucher la rive. Mais le soir tombe enfin; les plus fanatiques doivent songer à leurs trains et regagner les garages. En descendant la rivière, ils croisent dans l'ombre d'autres bateaux qui s'en vont lentement, sans hâte, vers des ancrages familiers; les hommes qui montent ces bateaux voient partir les « dimanchards » avec soulagement et reprennent possession de leur rivière, en amoureux jaloux. Ils vont dormir sur l'eau.

Un punt à fond plat, des coussins, des couvertures, une petite lampe à alcool pour le thé, au réveil, voilà tout ce qu'il faut pour goûter la volupté des nuits sur l'eau. Mais, en y songeant bien, il faut encore autre chose : il faut avoir gardé le cœur simple de ceux pour qui la voix de la nuit et le clapotis de la rivière chuchotent les paroles magiques qui font tout oublier et apportent la paix. Les voici enroulés dans leurs couvertures; avant de s'endormir, ils se soulèvent encore une fois sur un coude et boivent avec tous leurs sens à la fois les reflets sur l'eau, la brise fraîche qui souffle, la senteur de la terre humide, le silence que troublent seulement les voix lointaines de frères inconnus, dont le bateau se laisse tout juste deviner à travers l'ombre. Ils se réveilleront peut-être une fois au cours de la nuit et resteront un quart d'heure partagés entre le besoin de sommeil et le désir de rester conscients pour jouir de toute cette paix avant qu'elle ne s'évanouisse.

Le jour venu, le soleil installé déjà dans le ciel propre du matin, l'on songe avec un étonnement et une pitié sincère aux millions de gens qui sont encore enfouis sous leurs draps, enfermés dans leurs maisons. Puis l'on amène le bateau au milieu du courant... un saut dans l'eau profonde, et cette eau qui nous a portés toute la nuit nous reçoit en bienvenus et nous chuchote à l'oreille : « Hein! leurs chambres!... leurs lits!... leurs salles de bains!... Les pauvres gens! »



Après cela nous faisons le thé en nous habillant à loisir, sans vergogne; car il n'y a là personne que notre nudité puisse choquer. Le soleil continue son escalade, et notre bateau, abandonné à lui-même, dérive en tournoyant entre les berges désertes; car il semble bien qu'il n'y ait que pour nous que le jour soit venu.

La nuit sur la route et la nuit sur l'eau... J'entends d'ici monsieur Prudhomme demander : « À quoi cela peut-il bien servir? »

À rien, monsieur Prudhomme, à rien du tout! Nous ne sommes que d'inoffensifs toqués qui quêtons humblement votre indulgence.

Restez, monsieur Prudhomme, enfoui entre votre matelas et votre édredon, où vous êtes assurément bien, et aussi douillettement encastré que, par exemple, un mollusque en sa coquille.

La nuit sur la route et sur l'eau,
un article de Louis Hémon (1880-1913),
est paru dans le magazine *l'Auto*,
à Paris, le 9 novembre 1911.

ISBN : 978-2-89816-884-0

© Vertiges éditeur, 2022

Dépôt légal – BANQ et BAC : quatrième trimestre 2022

– 1 885^e lecturIEL –

Lecturiels

www.lecturiels.org